



Le départ à La Panne, photo Th. Beaufils.

UNE EXPÉRIENCE POÉTIQUE : LE TRAM DE LA MER DU NORD

Publié dans *Septentrion* 2009/2.

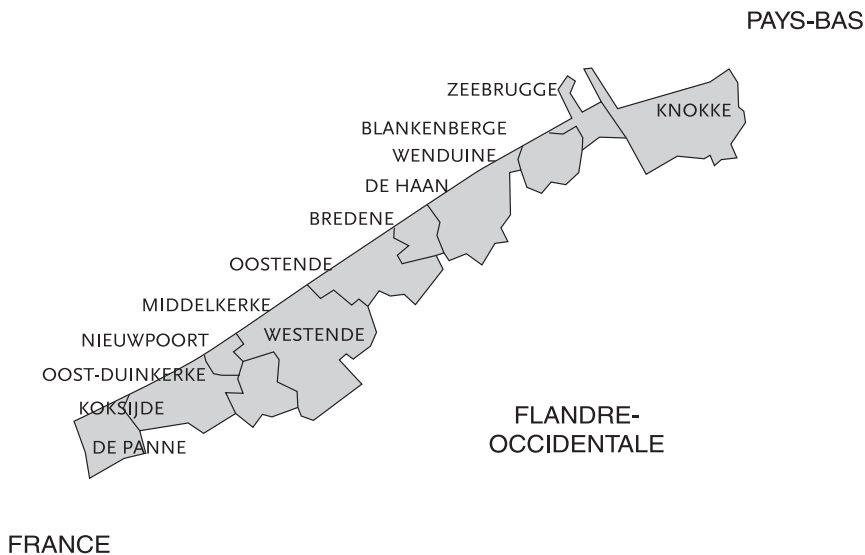
Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

Les tramways de la côte belge sont des salles de cinéma miniatures, où chaque jour, l'histoire de la Belgique est projetée sur écran géant. En échange de l'achat d'un ticket d'entrée, les spectateurs s'installent sur des sièges, certes, peu confortables, mais le «film» qui se déroule sous leurs yeux est saisissant. Il raconte la «Belgique de papa» au fil des stations balnéaires de la mer du Nord. Une génération a disparu à jamais, et malgré les velléités d'effacement, le parcours a gardé l'empreinte d'un passé on ne peut plus belge. Au cours du trajet, un souvenir triste m'est revenu à l'esprit. J'ai un jour visité un appartement que l'on me proposait de louer. Sa locataire, une vieille dame, venait de décéder. Depuis son départ, tout était resté en l'état. Sur le coussin de son fauteuil, la marque de ses fesses, toujours visible. Les lieux étaient imprégnés de sa présence. Je la sentais.

Ce même saisissement m'étreint lorsque je reviens sur le littoral. La Belgique d'autrefois n'est plus, mais on la sent. Dans ces trams, fort heureusement, un clignement de paupières suffit pour chasser les pensées mortifères. La vie vous rappelle immédiatement à l'ordre. Elle est là, bien là, partout, simple et tranquille, la vie. Un enfant rêveur tient entre ses mains un petit seau et une pelle en plastique. Une famille derrière nous mange en cachette du pop-corn. Le tram est à l'arrêt. Le projectionniste n'a pas encore démarré la machine. Mais ça ne saurait tarder, il vient de replier son journal. La projection devrait durer 2 h 23, soit 67 kilomètres de pellicule, avec d'abord une évocation de La Panne, pour terminer par Knokke-le-Zoute, la Côte d'Azur des Belges. Mais attention, chut, ça y est, la séance commence ...

UNE LIGNE DE TRAM, UNE LIGNE DE VIE

Les images qui défilent évoquent une ligne de vie sur laquelle se sont greffés des souvenirs. L'intrigue progresse le long d'un arbre généalogique unilinéaire. La mémoire sillonne une colonne vertébrale déformée par le poids des ans. Chaque arrêt de tram rappelle une histoire



vécue, un savoir-vivre qui se perpétue ou qui s'est perdu. Ces arrêts constituent parfois des taches aveugles qui masquent tout un pan de la vie d'hommes et de femmes passés par là, bien avant nous. Il faut bien disparaître un jour et tomber dans l'oubli. Reste alors quelques souvenirs et des photographies pour ceux à venir, qui espérons-le, voudront bien s'en emparer et évoquer avec nostalgie les rêves fanés. Chacun croit construire son monde sur une base solide, mais tout n'est que sable mouvant. Les vagues ont depuis longtemps effacé les châteaux de sable bâtis par nos jeunes aïeux. Sur la plage, des enfants ont façonné des «magasins» imaginaires: sur les étals, en guise de marchandises, de magnifiques fleurs en papier multicolores et de petits coquillages blancs. Le temps aura raison de ces couleurs chatoyantes. Autrefois, la côte était encore belle, les villas jouaient dans les dunes. Mais des opérations de spéculation immobilière, surtout à partir des années 1960, ont atomisé l'élégance et la beauté. Seule Le Coq (De Haan) reste l'adorable station balnéaire qu'elle a toujours été. La Panne par contre se donne désormais des airs de banlieue parisienne. Les immeubles en béton défigurent le visage ancestral de la côte. En 1935 déjà, le peintre James Ensor fustigeait ces attaques contre le cordon dunaire du littoral: «Que dire des architectes intempestifs autrement dangereux, insufflés de prétentions infinies, bourreaux niveleurs de nos sites. Vilains bourrus mâchonnant des projets enchifrenés au nom de la noble modernité». Il reste pourtant un «monument» dont les promoteurs n'ont pas réussi à avoir la peau. Protégés par une armure de métal et équipés de pare-chocs, les tramways de la mer du Nord résistent toujours aux assauts répétés du temps. Ces grosses chenilles ont traversé les âges en ne récoltant au passage que quelques éraflures superficielles. Imaginez du peu, la ligne est en service depuis 1885. Ces tramways constituent de merveilleux véhicules intergénérationnels, d'indispensables liens entre immanence et transcendance. Il est apaisant de se dire que tout ne disparaît pas comme ça à jamais. Des lignes de vie tracent imperturbablement un chemin et portent la mémoire de ceux devenus invisibles. Mais prenez garde de ne pas vous faire renverser. Silencieux, les tramways rampent dans les dunes comme des serpents, et avec la rapidité de l'éclair, vous happent, et avalent goulûment votre chair.



L'hôtel-bateau *Normandie* à Coxyde (Koksijde), photo Th. Beauflis.

GRATIN DE GROSSES LÉGUMES, HARENGS SAURS ET CROQUETTES À LA CREVETTE

Comme dans les cinémas d'autrefois, le film est soudain interrompu par un entracte inattendu. Je vous le disais, la Belgique se rencontre ici souvent au détour d'une rue. Le voyage vient à peine de commencer que déjà un arrêt de tram évoque la bière: *Moeder Lambic* (mère Lambic)! Il s'agit d'un restaurant assez simple de La Panne, plus que centenaire lui-aussi, qui sert une bière éponyme et des brochettes géantes. Une lambic est plutôt acide, elle ne mousse pas, et ne pétille pas non plus. Elle sert de base à la confection des *Gueuze* et des *Kriek*. Quand les Néerlandais nous vendent du rêve avec leur fameuse «ceinture d'émeraudes qui serpente le long de l'Équateur», les Belges, eux, nous stimulent l'appétit avec leur ligne de tram aux allures de collier de moules. C'est nettement moins chic, mais tellement plus appétissant et tout aussi poétique. Léo Ferré fête gaiement cette chaleureuse atmosphère dans sa chanson *Comme à Ostende*: «J'suis parti vers ma destinée / Mais voilà qu'une odeur de bière / De frites et de moules marinières / M'attire dans un estaminet / Là y avait des types qui buvaient / Des rigolos des tout rougeauds / Qui s'esclaffaient, qui parlaient haut / Et la bière on vous la servait / Bien avant qu'on en redemande».

C'est l'été, il fait beau. Les étals regorgent de friandises. Tout le monde mange, bouffe, bâfre. Quel festin! Tomates farcies de crevettes grises décortiquées à la main, moules-frites, poissons panés, gaufres, croquettes à la crevette, soles ostendaises, cassoulet de la mer, cornets de glace, homards, huîtres. À Ostende, le long du quai des Pêcheurs, des échoppes servent des barquettes de poisson et de surimi nageant dans une sauce rutilante ou de la mayonnaise épaisse et abondante. Une grosse marmite sans âge remplie de délicieux *wullocks* fume en imitant la cheminée d'une vieille locomotive. Les filets de merlans salés sèchent au soleil suspendus à des ficelles (on dirait un spectacle de Wim Vandekeybus!). Et dire qu'Ostende la «plébéienne» est jumelée avec Monaco! En fait, il n'y a pas si longtemps que ça, les têtes couronnées s'y pressaient. En 1834, la reine Victoria y passa ses vacances. Le roi des belges



Le Coq (De Haan), photo Th. Beaufils.

Léopold II y fit construire sa résidence d'été. Les superbes galeries royales relient la villa royale au très aristocratique hippodrome Wellington. Les parents de Liliane Baels, la seconde épouse de Léopold III, sont Ostendais. C'est tout dire! Avant que les hordes barbares ne se ruent sur ces rivages enchantés, les patriciens s'adonnaient en toute quiétude aux doux plaisirs balnéaires. Zita, l'impératrice d'Autriche et reine d'Hongrie, séjourna à Wenduine.

Pour prendre possession de son trône, un roi se devait de débarquer sur une plage, le berceau du pouvoir aristocratique par excellence. Le premier roi des Belges Léopold 1^{er} foula sa terre d'adoption le 17 juillet 1831 à La Panne. Un monument face à la mer commémore cet événement historique. Le prince Charles de Belgique, oncle de l'actuel roi Albert II, a quant à lui vécu, dans les années 1950, dans le domaine de Raversijde, un des panoramas les plus étourdissants de la côte - mais je vous rassure tout de suite, le «Pavillon du Prince» est une simple maison de pêcheur. Les casinos rappellent aussi cette belle époque. À Coxyde (Koksijde) ou à Knokke «la snob», il fait bon hypothéquer sa belle automobile, perdre femme et amis. S'il faut boire la tasse, autant le faire avec classe et plonger en costume trois pièces, une flûte de champagne à la main, dans les eaux glacées de la mer du Nord. Mais les temps ont bien changé. Les princes et les princesses d'aujourd'hui exposent sans vergogne leur gros ventre et leurs seins suspendus dans des maillots de bain intéressants. Leur façon à eux de jouer à la roulette russe: ingurgiter des tonnes de mayonnaise douteuse.

C'est fou comme cette côte a attiré tout le gratin national et international: Albert Einstein, Mistinguett, Joséphine Baker, Herbert von Karajan, Gilbert Bécaud, Maurice Maeterlinck, Émile Verhaeren. L'union de la mer et du sable a donné naissance à une ribambelle d'artistes merveilleux: James Ensor, Léon Spilliaert, Arno, Henri Storck, le dessinateur satirique Kamagurka. L'art est ici partout, il se voit, mais il est aussi souvent invisible, car dissimulé dans des appartements ou dans des lieux insolites, comme le bâtiment de pilotage du port d'Ostende où le peintre Raveel a réalisé une jolie fresque, reconnaissable à son carré blanc, signature de chacune de ses toiles. St-Idesbald (tout près de La Panne) fut l'oasis des peintres



Le Coq (De Haan), photo Th. Beaufils.

Paul Delvaux et Taf Wallet, des sculpteurs George Gard et Walter Vilain. Man Ray, Picasso, Dali, Chagall, Ernst, César, excusez du peu, ont fréquenté la côte. Keith Haring, Magritte et Delvaux ont décoré les salles du casino de Knokke. Toujours à Knokke, Niki de Saint-Phalle a enfanté le *Dragon*, une maison de jeux pour enfants. Middelkerke fête quant à elle le neuvième art à travers un festival renommé, et des statues magiques de personnages de bandes dessinées belges ont été disséminées dans la ville. Sans oublier Jacques Brel qui a scandé Knokke-le-Zoute dans *La Chanson de Jacky* et *Knokke-le-Zoute Tango*. Le chanteur a également tourné à La Panne et à Blankenberge son film *Franz*, avec Barbara, en 1971. La côte a en effet servi de décor à de nombreux films: *Armagedon* avec Alain Delon, *Place Vendôme* avec Catherine Deneuve. Impossible de les citer tous ici ...

TERRES D'HORIZON

Les Belges adorent tracer des lignes qui se croisent, s'entrecroisent, ou s'évitent. Ils savent la nécessité absolue de créer des limites imaginaires ou bien réelles, des remparts contre lesquels il est aisé de se cogner si l'on n'y prend pas garde ou si l'on n'a pas pris soin d'en trouver les clés. Le labyrinthe belge, pour reprendre la fameuse expression consacrée, est un agencement de segments, un enfermement, diablement complexe. Ces démarcations, c'est une question de survie collective. À chacun ses digues. Les digues flamandes ne font pas face à la mer comme celles des Pays-Bas. L'eau ne constitue pas une menace dans l'imaginaire collectif flamand. La perte de son intégrité culturelle, de ses racines et de sa langue, voilà le vrai danger. D'où cette nécessité impérieuse de tracer des traits, des contours, des frontières, pour se protéger d'une possible inondation linguistique fatale. Ces lignes sont nécessaires pour canaliser le vaste champ sémantique de la langue à défendre contre vents et marées. Les limites topographiques se retrouvent ainsi partout: ne parle-t-on pas de *verkavelingsvlaams*?



Raversijde (près d'Ostende), photo Th. Beaufils.

La côte s'organise aussi à partir d'une multitude de traits, souvent tirés à la règle: les caténaires, les voies et les fils électriques de la ligne de tram, les routes, des barres d'immeubles bariolés de pancartes *te huur* (à louer) ou *te koop* (à vendre), les digues, les plages de sable, les pétroliers et les cargos au loin posés sur la ligne d'horizon, les cabines de plages zébrées, les forêts de paravents. Le littoral, c'est aussi une ancienne ligne de front. Albert I^{er}, le roi-soldat, s'est retranché à La Panne pendant la Première Guerre mondiale, alors que la presque totalité de la Belgique était aux mains des Allemands. Un monument lui rend d'ailleurs hommage près de Nieuwpoort, facilement accessible grâce au tram. Dans les dunes aux alentours du domaine de Raversijde, des vestiges du mur de l'Atlantique (canons, tranchées, passages souterrains) visité par Rommel en 1943, rappellent l'autre guerre, un autre front. Les *piers* (plus particulièrement celui de Blankenberge, magnifique), ces avancées insolites bâties sur l'eau, perturbent cette stratification invariable. Ils nagent au beau milieu de la mer à contre-courant des logiques parallèles. Les plages sont aussi coupées à intervalles réguliers par des barrières de pavés, les brise-lames, sortes de gendarmes des mers plantés là pour rappeler les vagues à l'ordre lorsqu'elles sont trop criminelles. Quelques phares surveillent indéfectiblement ce campement.

Néerlandais et Flamands ont une conception de l'horizon diamétralement opposée. La Flandre ne fête pas ses marins. Bruges, au temps de la Hanse, fut une cité de marchands, et non de matelots, malgré l'immense réseau maritime dont la ville faisait partie. Les Flamands tournent le dos à la mer... et font face aux francophones, l'horizon menaçant. «Les petites maisons, dans les dunes flamandes, tournent le dos à la mer grande», nous dit Verhaeren. Contrairement aux Néerlandais qui conservent dans leur cœur le bercement originel de la mer, et qui sont obnubilés par un horizon océanique. Cette ligne au loin, pourtant inaccessible, ils sont persuadés de parvenir à l'atteindre un jour, d'où une certaine errance chez eux, ce qui a peut-être donné naissance au mythe du Hollandais volant. Un Flamand, quant à lui, est sans doute dans l'incapacité d'errer au sens néerlandais du terme. Il a ses lignes et ses traits,



Le dépôt des tramways à Knokke.

soigneusement tracés, ineffaçables. La transgression de ces alignements l'ouvre à un autre espace onirique incommensurable, forcément aussi très séduisant.

Mais voilà déjà que le voyage se termine. Nous arrivons justement au bout de la ligne, près du *Zwin*, une extraordinaire étendue de dunes. Il faut déjà s'en retourner chez soi. Ce soir, il pleut sur Knokke-le-Zoute. La fête est irrémédiablement finie. Les paysages, les ambiances, les parfums remontent à la surface de notre mémoire aquatique et une lancinante nostalgie s'installe. Le tram de la mer du Nord est une expérience poétique. Il ouvre un horizon de sens inépuisable. Il répare la vie.

Thomas Beaufls

Ethnologue - Directeur du Réseau Franco-Néerlandais à Lille (www.frnl.eu).

thomas_beaufls@yahoo.fr